

CONCOURS CREATION 2020

THEME :
Le confinement

EXPRESSION LITTERAIRE



Catégorie Adulte (+19ans)

3^{ème} Prix

Salama Malako

Auteur : Sophie Blanchard

Il fait chaud mais surtout humide, je décide de porter un minimum de maquillage, de toute façon il n'y aura pas de photographe, ce souvenir-là ne s'effacera jamais de ma mémoire. Juste le temps d'enfiler la robe tablier que j'ai fait faire sur mesures quelques semaines auparavant, assortie d'un boubou que je nouerai ensuite autour de mes cheveux. A l'opposé, lui est habillé à l'occidentale, chemise bleue et pantalon gris qui rappellent les couleurs de ma robe, il est aussi sobre que je suis « exotique ». Ses ourlets ne sont pas faits, je n'ai pas de chaussures mais peu importe, ça passera sur la plage... Aujourd'hui nous nous marions, aux Seychelles, dans la plus grande intimité, juste Lui et Moi.

Tout a commencé en Novembre 2019... Avec un groupe d'amis, nous avions prévu de partir en Ethiopie, mais l'un après l'autre, ils se sont presque tous désistés. Du groupe initial, nous ne sommes plus que deux ; ma cousine Martine et moi.

N'ayant plus la contrainte d'une organisation compliquée afin de satisfaire les désirs de chacun, nous changeons radicalement de plan. Martine me raconte sa rencontre avec une fée, une personne spirituelle qui lui a prédit qu'elle et une autre personne ayant un prénom commençant par un S, devaient se rendre à Madagascar pour se découvrir. Alors, hauts les cœurs, nous voilà parties pour Mada...

Après de longues heures passées chacune dans notre avion, nous nous retrouvons à Ivato, l'aéroport international de Madagascar. Il est 2 heures du matin, le transport privé que nous avons réservé n'arrive qu'à 6 heures.

Retrouvailles extraordinaires entre deux cousines qui ne s'étaient plus vues depuis plusieurs années. Nous avons quinze ans de différence d'âge, mais une complicité presque indéfinissable. Malgré tout, j'ai un peu de mal à me détendre, je suis fatiguée, je viens de faire un voyage de 18 heures entre les vols et les escales interminables, je mets donc ce mal-être sur la fatigue.

Nous n'avons aucun planning, juste trois sites incontournables que nous visiterons coûte que coûte pendant nos malheureux onze jours sur place. Nous avons été prévenues que tout est aléatoire à Madagascar, le temps n'a pas la même signification. Même averties, nous étions loin de ce que nous découvrons. Les embouteillages rencontrés pour sortir de la capitale nous gâchent la matinée, les 162 kilomètres qui nous amènent à notre première étape de l'après-midi. En effet, les routes, enfin LA route ; la RN7, la seule véritablement goudronnée du pays est quasiment impraticable. Nous ne dépassons jamais les 60km/h, slalomant autour des trous, évitant les zébus et les enfants. Restons positives : nous avons le temps d'admirer le paysage.

Nous nous installons dans notre hôtel, à mi-chemin entre un deux étoiles et une « guest house ». Nous partageons la chambre, plus par utilité que par nécessité. D'ailleurs j'ai annoncé à Martine que je paierai la totalité des hébergements du séjour. Elle est gênée mais accepte. Je prétexte que de toute façon, j'aurais quand même payé une chambre pour moi, donc je reformule et l'invite à dormir dans ma chambre tous les soirs, elle est ravie. Je n'ose pas lui dire que je m'en fiche de l'argent, d'abord parce que j'en gagne plus qu'assez pour vivre convenablement ; mais surtout parce qu'elle compte le sien tous les mois, aussi pour vivre convenablement. L'argent est un sujet tellement tabou.

Nous continuons notre périple à travers le pays, nos émotions sont mises à rude épreuve. Du respect et de l'admiration en constatant la joie de vivre des habitants, le sourire malgache n'est pas une légende. Une profonde tristesse en constatant l'énorme disparité entre notre richesse et leur pauvreté. J'essaie de faire glisser tout ça sur cette carapace qui me sert de bouclier. Ce n'est pas le premier pays africain que je visite, en revanche, c'est de loin le plus pauvre. Je me culpabilise déjà depuis trop d'années de ne pas davantage me dévouer pour les plus démunis, en même temps, j'élève seule deux enfants sans aucune aide extérieure, dans un pays étranger. Je me questionne sans arrêt, et je refuse de m'impliquer plus que de raison dans ce voyage qui malgré tout me bouleverse. Martine en est bien consciente et c'est avec autant de naturel qu'avec le plus grand tact du monde que doucement elle essaie de me sortir de ce cocon dans lequel je suis enfermée depuis longtemps.

Elle prend le temps de m'écouter et surtout de me guider à redécouvrir et à apprécier les choses simples, sans jugement ni culpabilité. Je commence à regarder le monde différemment, merci ma cousine, la seule qui me rappelle que j'ai une famille en dehors de mes enfants. Nous avons donc, effectivement bien, chacune, une mission à remplir à Madagascar, d'après les prédictions de la fée, mais pourquoi ce pays particulièrement ?

Le dernier parc visité m'apporta la réponse...IL était là. Rencontré la veille pour organiser la visite du lendemain, ce fut comme une évidence. Le plus beau des sourires malgaches, un sourire qui illumine le monde chaque matin, une bouffée de bonheur, de joie et de confort. La simplicité et la beauté sous sa plus belle représentation. La visite fut la révélation, tout était parfait. Cet endroit m'a apaisé, une sensation que je n'avais pas ressentie naturellement depuis des décennies, un havre de paix. Et puis ce magnétisme qui nous rapprochait chaque heure d'avantage. J'ai cru devenir folle, j'essayais de me résonner en restant pragmatique.

Malgré tout cela, nous avons décidé de rester en contact, même si les rencontres fortuites de vacances ne vont jamais bien loin. Cet homme resterait une personne avec qui, il me plaisait de converser.

Nous avons effectivement gardé contact et appris à mieux nous connaître.

De retour chez moi, la routine est revenue : le travail, les enfants, la solitude et l'incompréhension. J'avais renoué des liens familiaux et pas des moindres, mais ils se trouvaient à 6000 km de moi. J'avais enfin senti une paix intérieure mais dans un endroit qui se situe à 4700 km de là où je vis. Je ne parle à personne de ma rencontre, de mon coup de cœur. Je ne suis pas encore capable d'affronter les critiques, les jugements et les mises en garde (pour mon bien, entendons-nous) sur cette relation. Plus le temps passe et plus les liens se resserrent, et plus j'ai envie de crier au monde ma renaissance, ma prise de conscience, ma découverte.

Mon entourage me trouve changée, rayonnante, enjouée. Je prétexte d'abord le retour de vacances, le repos, le changement de décor, la découverte d'un nouveau pays. C'est progressivement et tout naturellement que je m'extasie en racontant ce que j'ai vécu, ressenti. Je m'abandonne à mes récits qui pour moi sont comme l'Odyssée d'Ulysse. C'est bien caché sous ma carapace que j'ai pris possession de cette culture, de cette île, de ce paradis. Je revis cette béatitude en montrant mes photos malheureusement prises avec mon portable, qui ne reflètent en rien cette immensité et cette majestuosité typique des paysages africains.

Ces éclats de rire avec Martine dans des lieux insolites. Mais personne ne connaît Martine. Ce déjeuner, plutôt bizarre, mangé sur le pouce dans un restaurant local, que nous avons fini par donner à deux petits garçons de la rue qui quémendaient, et qui fut pour eux, un vrai festin.

Et c'est là que je commence à essayer les remarques, les interrogations :

- Mis à part les paysages, quel est l'intérêt de passer du temps au milieu de la misère ?
- Ok les paysages sont jolis, mais faut-il aller si loin pour voir ça ?
- J'espère que tu as pris toutes tes précautions, vaccins, assurances et autres.
- Deux femmes seules, ce n'est pas trop dangereux ?
- et j'en passe.

Comment vais-je pouvoir placer que j'envisage d'acheter un terrain là-bas et pire, qu'une partie de mon cœur y est restée, et que mon cerveau a désormais un nouvel habitant, qui serait un extraterrestre aux yeux de mes proches, voire un terroriste.

Je cherche le meilleur stratagème pour enfin me libérer de ce secret qui commence à me peser. Je décide de tester mes projets sur mes amis proches, mais en douceur, progressivement. Ensuite je peaufinerai pour l'annoncer à ma famille. Vu que le côté sérénité ne semble pas toucher beaucoup de monde, j'attaque par le côté financier. Cet argent qui tient tant au cœur de tous. Celui qu'on amasse toute notre vie pour espérer nous donner la possibilité de finir cette dernière en toute quiétude. Libre de ne pas dépendre des autres, libre de vivre sa vie, pour soi.

Je dévoile donc mon envie de propriété sur l'île, dans un coin reculé, cultivable, dotée d'une source ; le parfait endroit pour être autonome et en paix. Je ne suis pas juste une rêveuse, je suis tout à fait consciente que je suis étrangère et que cette terre ne sera qu'un bail emphytéotique. Je précise également que j'ai déjà des placements sûrs en Europe, qui ne me rendront jamais millionnaire, mais qui me permettront de vivre aisément à Madagascar. Que le service de santé est loin d'être moderne, mais que la médecine traditionnelle et une bonne hygiène de vie devraient suffire aux premiers soins. Bref, mes arguments en tête, je commence mon exposé...et je me fais royalement recalée au dernier rang, voire même hors de la classe. Le bonnet d'âne n'aurait pas été démodé ce jour-là. J'encaisse, seule, pas besoin d'essayer de me faire consoler, on me prend déjà pour une folle !!

J'abandonne les proches, il me reste la famille à mettre au courant, car eux me suivront jusqu'à la fin de ma vie, enfin disons que les bonnes mœurs m'obligent à leur donner des nouvelles régulièrement. Mais de ce côté, j'ai ma carte maîtresse : Martine !!!

Mon âme-sœur, la seule qui sait ce que j'ai derrière la tête et qui me supportera jusqu'à la mort. Elle, qui a ressenti le même ravissement pour ce peuple et ce pays. Je lui explique le projet et elle saute de joie...enfin quelqu'un de mon côté !!! Martine est la personne la moins vénale que je connaisse et sûrement la plus heureuse et bienveillante, un modèle de bonheur.

Armée de ses conseils, j'en parle doucement à mes parents, choisissant les mots et les intérêts propres à chacun pour finalement les mettre au courant, bien que me fichant éperdument de leurs avis. Il me reste le plus important, inclure mes enfants dans cette aventure. Et là-dessus, je ne peux pas me rater...

Un mois s'est écoulé depuis mon retour, et je pense avoir lancé une bombe lors de la révélation de mon projet. J'ai certainement eu la place principale de certaines discussions autour de diners, d'apéritifs ou de soirées diverses.

Chacun me sermonne sur le risque d'un investissement bidon, d'une prise d'otage financière ou d'un gâchis total de toutes ces années travaillées pour finir là-bas, j'ai le passeport idéal pour vivre une retraite paisible où je veux dans ce merveilleux pays qu'est la France. La pression est telle que je ne peux m'empêcher de commencer à douter.

Et puis l'éloignement de l'île me pèse, je suis de nouveau à plein régime dans ma vie active. N'était-ce qu'un rêve ? une parenthèse ? Une remise en question pour me faire apprécier ce que j'ai réellement ici, dans cette vie de faste et de facilité ? Je commence à admettre que ce que je possède, je l'ai durement gagné et je ne dois avoir aucune honte à en profiter.

Mais voilà, il n'y a pas que le pays qui me turlupine, il y a ce Monsieur, avec qui j'ai gardé contact, et qui doucement grignote de plus en plus de place dans mon être. Et pour l'instant, lui, reste le grand secret de l'équation. Si parler d'argent investi en Afrique est une calamité, je n'ose même pas mentionner l'amour !!!!

Je décide de repartir là-bas, seule cette fois.

Prétexte : me renseigner pour officiellement acheter un terrain.

Réalité : retrouver ce Monsieur et confirmer mon coup de cœur pour l'ensemble.

Je pars néanmoins avec l'idée de mieux connaître cet amour de vacances et d'éventuellement approfondir ce projet qui me tient à cœur malgré les multiples mises en garde.

C'est parti pour 3 semaines de nouvelles aventures, aucun plan, juste vivre, comme eux et non comme une touriste privilégiée.

Arrivée plutôt similaire à la première fois, fatiguée, mais cette fois-ci sous la pluie, accrochage à la douane avec un vieux vazaha (nom donné aux étrangers à Madagascar) qui m'insulte quand je lui fais remarquer qu'il y a une file d'attente pour l'immigration, il me snobe en prétendant qu'il faut se faire respecter ici quand on est blanc et passe devant tout le monde...je tombe des nues, quel gougeât !!! Le vieux colon n'est pas non plus une légende sur l'île...Je m'efforce d'oublier cet incident et me dirige vers la sortie, où m'attend ce merveilleux sourire.

Il est là, radieux, me fait oublier la pluie, je ne vois plus que lui. Je suis aimantée, j'oublie les convenances auxquelles je suis habituée dans le pays où je vis, et me love dans ses bras. Nous sommes le spectacle des arrivées, un merveilleux mélange de couleurs antipodes. Je capte le regard insultant de ce vieil énergumène et lui renvoie le mien empli de joie et de fierté. J'oublie, à ce moment, tout ce qu'on pourrait penser sur ce couple improbable et caricatural. Nous nous retrouvons enfin, en vrai.

Nous descendons dans un hôtel de son choix, proche de la famille chez qui nous sommes invités le lendemain à partager le repas dominical. L'endroit est de son choix est un petit hôtel avec kitchenette. Pas de restaurant ce soir, le dîner romantique, même à mes frais, non !! On sera mieux dans la chambre, il veut cuisiner pour moi. Pas plus mal finalement... la nuit se finit très calmement, dirons-nous. Je ne m'en plains pas, je suis exténuée.

Le lendemain matin, réveil à l'aube, pas de grasse matinée à Madagascar... petit déjeuner au riz et haricots, on oublie également la douceur du réveil... Nous voilà partis chez la famille qui habite la capitale pour le déjeuner, nous nous arrêtons en chemin pour faire les courses au marché. Alors, comment expliquer ce moment de solitude intense quand je suis plantée, apprêtée (habillée et maquillée) au milieu d'un brouhaha sans nom. Je me retrouve encore une fois, et ce ne sera pas la dernière, l'attraction de cette vie quotidienne qui ne m'attendait absolument pas, mais chez qui je provoque rire et même fou-rire. La famille se disperse vers chaque échoppe, légumes jonchant le sol, morceaux de viande pendants à un crochet, colonisés par un millier de mouches. J'ai les pieds qui traînent dans la boue et me fais même éclaboussée par un bus... bref, je suis seule au monde. Ravitaillement terminé, il est temps de rejoindre notre lieu de festin.

Impossible de me faire prendre le bus local à cause ma tenue, ils ne voudraient pas que je me salisse, les éclaboussures du bus ne comptant pas, nous marchons donc les 3 kilomètres restant. Enfin arrivés, sans une tâche autre que la sueur (et ce fameux bus), je suis présentée avec grande fierté à la famille. Seul l'oncle parle français, le reste se réjouit de se retrouver et d'échanger blagues et anecdotes amusantes en malagasy. Je ne comprends absolument rien. Le temps est long et je me demande ce que je fais là, sauf représenter un bouquet de fleurs exotiques qui risque de vite faner dès l'entrée consommée.

Je quitte plusieurs fois la cuisine emplie de joie d'une famille réunie, pour pleurer toutes les larmes de mon corps dans une salle de bain qui sera mon refuge pour la journée.

A la troisième visite, ma décision est prise, je prends un billet retour pour le lendemain et je garderai cette expérience pour moi à jamais, j'aurais dû écouter les autres !!!

Retour le soir à l'hôtel, internet me fait défaut, impossible de changer mon billet. Mon compagnon n'est pas plus entreprenant que la veille... Je suis triste, seule, il pleut. Etonnée de ne pas être malade après ce que j'ai mangé, qui était néanmoins très bon, j'attends le lendemain sans grand espoir.

Un ami à lui nous sert de chauffeur pour descendre dans le sud, il arrive à 5 heures, tant mieux car je n'ai presque pas dormi. Calcul plus ingénieux par rapport à la première fois, nous sortons de la capitale en moins d'une heure. Mon cerveau cogite à mille à l'heure, comment vais-je me sortir de cet engrenage de 3 semaines dans cette ambiance ? Les kilomètres défilent, les nuages s'estompent et cet homme que je croyais aimer me revient doucement. Je comprends progressivement que la capitale l'étouffait autant que moi. Ces paysages immenses, cette nature, ces sourires perdus dans l'agglomération resurgissent d'un coup. Me voilà revenue à mes amours, l'île de mes souvenirs, la quiétude et la beauté renaissent. Sa main se fond dans la mienne en admirant ces collines puis ces montagnes, au fur et à mesure que nous arrivons sur les grands plateaux.

Les plaisanteries reviennent, cette complicité qui nous est chère. Nous sommes de nouveau Nous. La vie est belle. Je me suis endormie sur ses genoux quand la voiture s'arrête, pause déjeuner ? Non, problème de transmission. Je réalise que nous sommes au milieu de nulle part, une longue route déserte, juste quelques enfants à qui on offre le spectacle de la semaine. Impossible de repartir, plusieurs voitures s'arrêtent mais ce qu'il nous faut c'est un tractage jusqu'au village suivant... donc on attend, encore et encore. J'admire son calme olympien et même ses plaisanteries qui ont toujours faits défaut à mes ex-conjoints européens. Tout ceci m'amuse, je suis avec lui, et je me sens en sécurité, moi, vazaha, perdue au bout du monde. Nous sommes finalement remorqués par un taxi-brousse (bus collectif au confort plus que précaire) qui dépose la voiture au prochain village et nous emmènent jusqu'à la ville suivante. Et tout cela dans une ambiance indéfinissable...

Nous continuons le périple avec une nouvelle voiture, direction mon endroit de prédilection, chez lui. Nous voilà enfin arrivés. Durant le trajet, je lui avais gentiment dit que je voulais d'abord être sûre pour nous deux et de bien analyser le problème avant de m'investir dans quoique ce soit à Madagascar. Il est d'accord avec cette réflexion et me propose de prendre le temps de se connaître et on avisera plus tard, on a tout le temps pour ça. Je suis quelque peu surprise de sa réaction car j'ai toujours à l'esprit les mises en garde incessantes de mon entourage sur la nature vicieuse et roublarde des malgaches.

Nous rendons visite à sa famille, il vit dans ce qu'on pourrait définir comme une communauté familiale. Chaque membre a sa maison sur un terrain commun, il occupe une chambre dans celle de sa grand-mère. Je dois insister lourdement pour qu'il me la montre. Quand il ouvre la porte, je tombe des nues, sa vie s'entasse dans 5 mètres carrés, un lit d'une personne, quelques habits, une télé des années 1980 et comble du luxe, un magnétoscope. Plusieurs sentiments me submergent, la gêne d'avoir insisté pour entrer dans son intimité, la tristesse en constatant le peu qu'il possède à son âge, et surtout la honte quand je compare avec l'inutilité de tout ce que j'ai pu accumuler et même jeter tout au long de ces années. Je garde tout ça pour moi, je ne suis pas là pour une mission humanitaire, c'est sa vie et ça n'a pas l'air de le rendre malheureux. De toute manière, il passe son temps dehors, en famille, toujours en groupe, sa chambre ne lui sert qu'à dormir, le concept d'individualisme lui est étranger.

Nous partons camper deux jours dans le parc national, redécouvrir ce monde magique, hors du temps, qui m'a transformé. Nous allons passer ce moment dans la plus grande intimité, je sais qu'il est amoureux de cet endroit, il en connaît les moindres recoins, le nom de toutes les plantes, leur utilité médicinale. C'est un bonheur indéfinissable que de l'écouter me narrer l'histoire des tombeaux suspendus, du retournement des morts tous les 7 ans, des coutumes Bara, son peuple. Il communique avec les animaux, appelle les lémuriens qui viennent nous dire bonjour, chante avec les oiseaux endémiques. Nous restons des heures assis sur les rochers à discuter de la beauté de cet endroit, de cette sérénité qui est son quotidien. Nous ne faisons plus qu'un avec la nature, je m'extasie, je lâche prise, je me ressource, la vie est harmonieuse, simple et délicieuse.

Le soir venu, je l'interroge sur son parcours, je veux savoir par quoi cet homme est passé, comment il voit le monde actuel, quels sont ses projets. Il me raconte sans se lamenter ses dures journées étant enfant, levé très tôt pour travailler au champ le matin de 6h à 8h, puis école, de nouveau au champ pendant la pause du midi, retour à l'école pour repartir au champ ensuite, et ceci chaque jour pour aider sa mère car son père est mort très jeune. Il me décrit tout ça d'une banalité effarante. Il a, plus tard, obtenu un diplôme de mécanicien mais la nature lui manquait. Il abandonne son poste et décide de devenir guide national afin de se rapprocher de ce qui l'anime, de vivre libre en symbiose avec son environnement. En parallèle avec l'étude de la faune et de la flore, il apprend également le français, l'anglais et l'italien. Il écoute des cassettes d'apprentissage sur un walkman pendant qu'il continue à travailler au champ pendant ses heures libres. Inconcevable de ne pas aider la famille dans ces tâches ingrates, même s'il n'en tire aucun bénéfice financier. Je le laisse parler, je rapetisse au fur et à mesure de son récit, ou c'est plutôt lui qui grandit ? Je suis un peu perdue.

En fait j'ai de nouveau honte, j'accepte que nous ne venions pas du même monde, mais ce n'est que vers 12 ans que j'ai commencé à aider mes parents à démolir une vieille bâtisse qui encombrait le fond de notre jardin, et pas par choix, j'y étais forcée. J'étais devenue l'esclave de la famille aux yeux de mes amis, la Cosette du village, et je me complaisais dans ce rôle. J'ai difficilement appris l'anglais, à l'école bien sûr, suivant un programme structuré. J'avais même oublié l'existence du walkman, mon smartphone multifonctions m'assistant tous les jours. Je ne m'apitoie ni sur son sort ni sur le mien, je contraste juste deux existences. C'est bon parfois de sortir de sa zone de confort.

Après ma première visite et durant nos échanges téléphoniques, je lui avais fait part de mon désir d'acquérir un terrain, il avait investigué et avait, selon lui, trouvé l'emplacement idéal. Suite aux conseils de mon entourage, je lui avais dit que je mettais ce projet en suspens. Néanmoins, et vu que nous sommes sur place, je ne peux m'empêcher de lui demander qu'il me montre cette terre...C'est donc à ma demande que nous nous arrêtons sur le lieu-dit. Je suis estomaquée, l'endroit est juste parfait. Il se compose de trois terrasses, dont la plus basse est une rizière bordant la rivière. Le massif montagneux du parc national n'est qu'à quelques centaines de mètres, le soleil se couche entre deux pics, la vue est grandiose. Mon cœur s'emballe de nouveau, serais-je au paradis ? Je n'ai plus le temps de réfléchir, c'est ici et nulle part ailleurs que je veux vivre. Ce sont les yeux emplis de larmes de joie que je lui lance : Merci, tu as tout compris, excuse-moi d'avoir douté, c'est chez nous ici maintenant.

Le lendemain, nous signons l'acte de vente !!!

La fin du séjour se déroule à merveille, cette acquisition occupe toutes nos journées, nous discutons, nous projetons, nous rêvons. Enfin je retrouve goût à la vie, j'ai envie de m'investir, je sais de nouveau où je vais. Ce vieux rêve impossible de finir ma vie en Afrique renaît, et il est revenu à moi comme un boomerang lancé il y a tant d'années. Et ce rêve est maintenant une réalité, il faut que je reste consciente que ce ne sera pas Miami non plus, la vie est dure ici, très dure.

Mon avion retour est dans 2 heures, c'est le déchirement, je sais ce que je quitte, mais il faut que je rentre, c'est comme ça. Je suis choquée de l'agressivité du personnel à l'arrivée à Dubaï, je redescends doucement de mon nuage. J'apprécie quand même la propreté, le Starbucks et son café latté, la facilité à passer la douane, l'organisation et surtout mon lit qui m'attend après ce long voyage de nuit, doucement ventilé par l'air conditionné, cette douche chaude...enfin...disons que je n'ai aucun mal à replonger dans ce luxe qui fait mon quotidien depuis tant d'années. Je reprends ma vie, j'avoue que ma première visite au supermarché m'a retourné, ce choix de fruits et légumes, cette profusion me rendent mal à l'aise. C'est dur de ne pas culpabiliser. Mais c'est comme ça que le monde est fait, ce n'est pas de ma faute. En revanche je me trouve plus zen, j'ai un projet en tête, alléluia !!!

Je voulais emmener mon fils à Madagascar pour « spring break » mais je préfère faire venir mon amoureux ici, je veux qu'il découvre également mon monde. Je veux que mes enfants apprennent à le connaître vu que ce n'est plus une amourette de vacances. Nous avons le projet de nous marier afin de faciliter les démarches pour les visas. Je suis consciente que c'est rapide mais je m'en fiche, ce sera mon troisième mariage, ne dit-on pas « jamais deux sans trois » ?

Le voilà, il est enfin arrivé ici !!! Il est émerveillé par ce pays, admiratif qu'un gouvernement s'occupe si bien de ses ressortissants. Ça se passe merveilleusement bien avec mes enfants, nous sommes heureux. Je décide de lui faire visiter Dubaï, mais quelle surprise en arrivant à Dubaï mall, les cinémas, les attractions sont fermées depuis ce matin, à cause de ce maudit virus. Je savais que la Chine avait un gros problème sanitaire, que ce virus était arrivé en Italie, mais ici, aux Emirats ?

Connaissant le pays et sa réactivité, finalement, c'est encore un point sur lequel nous sommes d'accord, on est au top ici. Malheureusement tout s'accélère en très peu de temps, les frontières se ferment les unes après les autres. Pas le choix, il faut avancer le mariage avant que ce ne soit plus possible, le lendemain nous partons aux Seychelles, pas eu le temps de mettre les enfants au courant, je m'en veux terriblement.

Nous voilà donc ce fameux jour, notre mariage expéditif, et je ne peux trouver d'autre adjectif, se passe bien. Tout le monde a des gants, pas de masque, nous sommes au début de la pandémie, on ne sait pas encore comment se protéger correctement, plutôt rocambolesque pour un mariage romantique sur la plage, mais bon, ce sera une des originalités de ce jour. Nous célébrons cette union à notre manière, seuls, amoureux et heureux, malgré l'angoisse du retour. Nous sommes le 16 Mars, les frontières ferment ce soir à minuit, mais un communiqué dans la presse a annoncé que tout visa émis avant le 17 sera accepté pour entrer dans le pays. Notre vol est ce soir, arrivée à 1 heure du matin, le 17 donc, mais visa émis le 16, donc ça va passer !!!

Même équipage qu'à l'aller, séjour de 24 heures à Mahé, seule différence, nous sommes maintenant officiellement mariés, cérémonie reconnue par les autorités émiriennes. Nous passons un vol divin, chouchoutés par les hôtes, heureux de pouvoir annoncer notre bonheur aux enfants. Nous débarquons à Abu Dhabi, drôle d'ambiance, un brouhaha démentiel dans les couloirs, plutôt normal à cette heure de la nuit, en revanche, personne à l'immigration, bizarre. Nous sommes dirigés vers des comptoirs différents, je passe rapidement, mais lui est renvoyé vers un bureau où des dizaines de passagers attendent déjà. Je ne peux plus lui parler, je ne comprends pas ce qui se passe. J'interroge un officier qui me dit que les frontières sont fermées, j'insiste sur le fait que son visa a été émis avant la date butoir, mais rien n'y fait, la fermeture a été annoncée il y a deux heures. Je suis désespérée, je n'ai d'autre choix que de le voir partir avec ce groupe de personnes, hagard, mais pour aller où ? je retourne vers cet officier et lui demande où l'on emmène ces gens, il ne sait pas non plus, c'est trop tôt pour le dire, probablement retour vers la destination d'où ils viennent. Mais nous venons des Seychelles, c'est très loin de chez lui, et aucun vol ne décolle de là-bas pour Madagascar... C'est moi qui aie l'argent, la valise m'attend sur le carrousel, il n'a rien, absolument rien d'autre que ce qu'il porte sur le dos et son passeport. Et dire que quelques heures auparavant, nous buvions du champagne dans l'avion qui nous ramenait chez nous et qu'il nous restait encore deux semaines pour célébrer l'évènement.

Je rentre seule chez moi, je suis perdue, mais je suis chez moi. Que va-t-il advenir de lui ? Je décide de lui prendre un billet pour Nairobi, seule liaison possible vers Madagascar. Aucun problème, il embarquera dans quelques heures pour le Kenya.

Je cherche sur internet un vol Nairobi-Antananarivo, plein le jour même, mais une place pour le lendemain, je prends. 24 heures dans l'aéroport, avec les mêmes habits, sans un sou, ce n'est pas possible. Je réserve donc un hôtel à proximité pour qu'il puisse se reposer, aucun problème. Ça va être long, mais pas le choix encore une fois. Arrivé à Nairobi, frontière fermée également, impossible de sortir de l'aéroport, il encaisse, il attendra 24 heures son prochain vol, tant pis, toujours pas le choix. Ça commence à être dur de ne plus avoir le choix !!!! J'essaie de l'enregistrer en ligne, et à ma grande surprise, le vol est annulé, et celui du lendemain également.

Nous sommes dans la quatrième dimension, mais comment vont 'ils gérer toutes ces personnes bloquées dans les aéroports ? Et égoïstement, comment va-t-il faire ?

C'était la première fois qu'il quittait son pays, il doit être totalement perdu et écoré. Associera-t-il cette expérience au monde extérieur, à notre relation ? Pas le temps de penser à ça, il faut le ramener chez-lui. Après des heures au téléphone, des pleurs, des supplications, il arrive à monter sur le vol du soir, soi-disant, annulé également.

Toute cette opération me coûtera plus de 3000 euros, obligée de prendre une des dernières places en business restantes. Ce n'est pas cette dépense qui me fait mal, c'est le désespoir des autres voyageurs perdus qui n'ont pas les moyens de se payer les dernières places qui se vendent à prix d'or. Je suis vidée, triste, désespérée mais dans toute cette folie, Il est sain et sauf et il rentre chez lui.

Nous voilà tous deux confinés dans nos pays respectifs, malgré le déchirement de notre séparation brutale, je suis heureuse qu'il soit rentré près des siens, et moi près des miens. Je réalise le risque que nous avons pris en faisant ce voyage express, cette folie amoureuse qui aurait pu nous mettre dans un pétrin sans nom. Bref, tout s'est bien fini, nous sommes officiellement mariés, je peux maintenant prendre tout mon temps pour l'annoncer aux enfants, vu que je ne suis pas prête de remettre le nez dehors.

Côté sanitaire, les choses empirent, toutes les frontières sont maintenant fermées et le confinement est officiellement imposé. La peur s'installe, les médias s'en emparent, c'est devenu le sujet principal, tous ces morts, partout dans le monde. D'aucuns parleront d'une mauvaise grippe, d'autres d'un virus extrêmement dangereux, le principal étant de stopper cette épidémie qu'on qualifiera plus tard de pandémie.

Je ne veux pas me laisser abattre par toutes ces mauvaises nouvelles, je veux garder cette bonne humeur et cet esprit rêveur et plein d'espoir que ces derniers mois m'ont apportés. Je décide de fermer mon portable, (par chance je n'ai pas de télévision chez moi) et de faire le point. Cette crise m'offre du temps, ce après quoi je cours depuis tant d'années, du temps chez moi, avec mes enfants, c'est plutôt royal. Je balaie le sentiment d'égoïsme par rapport aux malades, de toute manière je ne peux pas faire grand-chose sauf respecter le confinement. Je dois néanmoins rallumer ce fichu portable car c'est le seul moyen de communication avec mon amoureux. Je reçois des messages d'amis avec qui je n'avais pas conversé depuis longtemps, eux aussi ont du temps maintenant, c'est plutôt chouette finalement. Ce qui me déplaît ce sont les déchainements de certaines personnes sur les réseaux sociaux, l'insulte est facile et loin d'être légère, tout le monde en prend pour son grade,

c'est vraiment choquant. Je décide donc de me désabonner de certains groupes, je m'oblige à ne pas sombrer dans le négatif, je ferai de cette épreuve une force !!!

Malheureusement la peur franchit le virtuel, j'apprends que mon mari vient de se faire arrêter par les autorités, dénoncé par ses voisins, suite à une photo publiée sur Facebook, où il apparaît en famille au bord d'un lac, célébrant un anniversaire. Malgré le témoignage de chacun affirmant que cette photo a été prise pré-confinement, la police ne veut rien entendre. Les villageois savent qu'il revenait de l'étranger et l'accusent d'être responsable de la propagation du virus, alors qu'aucun cas n'était recensé officiellement. Ils lui confirment que pour sa sécurité, ils préfèrent l'enfermer dans un hôpital gardé en attendant de le tester. En cas de bilan négatif, il sera relâché et le résultat sera rendu public, encore une fois, pour sa sécurité !!! Il profite de cette longue semaine pour méditer, pas d'autre choix, car pas de télévision, pas de livres et pas de téléphone. Enfin relâché, et négatif, nous reprenons enfin contact.

Chacun dans notre confinement, au sein du confinement, nous avons eu le temps de réfléchir sur notre condition. L'amour est réel et le désir se fait chaque jour plus grand. Ce coup de folie n'en est pas un. D'autant plus que chaque semaine qui passent me confirment la non-nécessité de la majorité de ce qui compose ma vie actuelle. Tout ce matériel inutile, ces armoires remplies de vêtements, ces multitudes de paires de chaussures, ce maquillage. Je passe mes journées en pagne, pieds nus. Le strict minimum me convient, je réalise que je n'aurai aucun mal à vivre de cette manière à long terme. Je jouis pleinement de tout ce temps qui m'est offert. Je réalise que l'on ne s'ennuie pas forcément quand on n'a rien à faire. Ça avait été ma grosse angoisse lors de ma dernière visite à Madagascar, contrairement à la première, où nos journées étaient bien remplies. Je me suis retrouvée plusieurs fois sans réel programme pour la journée et ça m'angoissait. Qu'allais-je bien pouvoir faire durant ces longues heures en attendant le dîner, ce dernier devenant une activité en soi. J'ai parfois eu du mal, en me pensant non productive, à accepter cette pause. Mais quel bonheur de ne rien faire, de ne rien avoir à faire, de faire une halte, tout simplement.

J'ai pris le temps d'expliquer aux enfants ce fougueux départ aux Seychelles, la raison du non-dit qui me pesait à mon retour, que le temps m'avait fait défaut, et qu'il me donnait raison maintenant. Ils ont tout compris, ils ont eux aussi, pris le temps de comprendre...

La vie ne fait que commencer... Mandra-pihaona tiako Malala